

CHAPITRE 6

ÉCOLE PARAMÉDICALE, PUIS...

Hello! me voilà de retour dans ce beau canton de Vaud... alors, un petit sourire...

Comme vous allez pouvoir le constater, le canton de Vaud a toujours eu pour moi une grande importance. En effet, l'école Pestalozzi fut le siège de mon rétablissement social. Je vais vous narrer les différentes aventures vécues dans ce beau canton. Vous pourrez ainsi constater que cette contrée me fut salutaire par son ouverture et sa libéralité. C'est ce que j'ai coutume de qualifier de contradiction vaudoise. Les gens vivant dans ce merveilleux canton disposent d'une variété de paysages propices à la générosité et au «devenir meilleur». Si l'on considère la Riviera et la Côte vaudoise bordant le magnifique Léman, derrière lequel se trouvent les Alpes savoyardes et son plus haut sommet, le Mont-Blanc, on peut dès lors mieux comprendre leur mode de vie et aspirations. Le point d'observation de ce beau paysage est constitué de collines à pentes douces, tapissées d'un très beau vignoble entouré de bois aussi généreux en espèces que rassurants par leur présence. Le tout éclairé par un soleil qui dispense son énergie pour donner vie aux vins vaudois. On ne s'étonnera plus alors que les habitants de ce beau pays au flegme légendaire et séculaire adoptent une mentalité où l'amour du travail bien fait rime avec celui du devoir accompli. Le Vaudois fait preuve d'une ouverture d'esprit qui pourrait échapper à la première analyse. C'est en tout cas dans cette mentalité que j'ai grandi et je suis fier d'avoir été «adopté» par ce canton.

La droiture de ces habitants réservés n'a d'égale que la simplicité de leur mode de vie. Lorsqu'ils dispensent leur amitié, celle-ci s'exerce dans la loyauté, la fidélité, la constance et la longueur. Ces gens, un peu «grognons» et bourrus *a priori* ont une chaleur humaine rare et d'autant plus touchante. Passer du temps en leur compagnie m'a beaucoup appris sur l'existence.

Leur mode de vie pourrait être cité en exemple à beaucoup d'autres cantons... suivez mon regard jusqu'au bout du Léman.

* * *

Destiné à une profession paramédicale, je fus inscrit dans un cours d'une année, afin d'acquérir, ainsi que mes quarante autres camarades, les connaissances suffisantes pour entrer dans une école d'infirmiers ou d'éducateurs.

J'avais effectué préalablement un stage d'aide infirmier à l'hôpital psychiatrique de Marsens près de Bulle (FR). Je trouvais un certain intérêt à ce métier mais je lui préférais une formation somatique (en soins généraux). Sachez que ma mère était infirmière et dans les **différents sentiments contradictoires** qui m'animaient à cette époque, je voulais probablement lui ressembler et lui plaire. N'était-elle pas mon modèle originel et ma seule référence?

Toutefois ce «modèle» n'avait de cesse de critiquer le choix de mes formations en me répétant sans cesse que **je serais tout juste bon à devenir «garçon-coiffeur»**. Elle devait en vouloir à cette profession suite à une quelconque mise en plis ratée. Pour elle, un garçon-coiffeur symbolisait la médiocrité à laquelle s'ajoutait une rancœur certaine ou une quelconque autre raison «cryptée».

En effet, ma mère m'avait rapporté qu'elle reçut une proposition d'adoption lorsque j'étais bébé, émanant d'un coiffeur financièrement aisé. Elle l'aurait écartée... peut-être parce que j'étais la chair de sa chair et qu'elle préférait la balancer elle-même dans l'égoût.

Il y avait autant d'aversion que de mépris dans ses propos et cela se devinait dans sa façon répulsive de me considérer, surtout durant ma période «acné».

Ma mère avait au moins une raison (mes boutons) de me regarder avec dégoût, alors que Mlle Hug n'en avait aucune... en tout cas d'après ce que me disait mon miroir.

Dans ce rictus commun qu'adoptaient ces deux femmes en ma présence, il y avait tant de répugnance que j'en souffrais par-dessus tout.

Ma mère parlait volontiers de mes «**drops à liqueur**». Ses paroles s'accompagnaient d'une telle aversion, qu'il ne pouvait subsister aucun doute quant à l'écœurement que je lui inspirais. Je m'empressais de m'éclipser aux WC pour me les «percer», les désinfecter et les comprimer avec du papier de toilette afin de les réduire, voire tenter de les dissimuler aux regards de ma mère. J'avais tellement honte que je n'osais pas la regarder en face avec mes «boutons». De plus, il était tacite que toutes approches physiques de ma mère étaient prohibées. La souffrance que je ressentais au ventre à ces occasions était infinie et j'ose dire qu'elle était partagée entre la haine et autre chose... peut-être... de l'amour.

Non seulement je ne plaisais guère physiquement à ma mère mais j'eus beau lui présenter une kyrielle de diplômes des plus hautes écoles, je ne l'ai jamais surprise. Elle ne m'a jamais témoigné aucune admiration, satisfaction ni intérêt dans toutes mes réalisations... forcément, j'aurais voulu qu'elle soit fière de moi, de mes réussites... mais jamais rien... Ce fut un des revers les plus importants de ma vie. Je n'arrivais pas à me faire à cette idée et à surmonter cela... **surtout me faire aimer d'elle...** elle m'a toujours tenu en échec.

Comme je l'ai écrit plus haut, elle avait en ces occasions les mêmes expressions et comportements que Mlle Hug... le rapport était établi.

* * *

Inscrit dans cette école, j'avais trouvé une chambre chez l'habitant. Il s'agissait d'un couple sans intérêt, hormis leur fille de vingt ans, une très gentille et belle blonde, compréhensive et attentionnée pour moi. J'éprouvais pour elle quelque chose de tendre et confus. J'étais en train de franchir une nouvelle étape dans mes sentiments. Jusqu'alors, je ne connaissais que des femmes qui auraient pu être des parentes, aïeules, tout au plus des copines. Or là, c'était aussi différent que nouveau. Dans le domaine sentimental, je n'étais qu'un parfait néophyte à l'intérêt naissant pour ces magnifiques «déesses». Je n'avais en l'état aucune confiance en moi, ne serait-ce qu'en mes capacités de séduction. Là, je me contentais de lui rendre timidement sa gentillesse et gardais en secret les bouffées de ce nouveau sentiment que j'éprouvais pour ce très beau mannequin (c'était un de ses jobs).

De plus, les regards de ma mère et de Hug étaient de nature à accentuer encore cette incertitude. La seule femme qui m'avait regardé de façon encourageante était bien entendu Sussu. Elle me disait que j'étais un beau jeune homme au magnifique corps d'athlète. Merci une fois encore Sussu!

Le père de la belle était un personnage sans intérêt tout comme sa mère d'ailleurs. Leur fille s'amusait à les railler et tourner en dérision. Lui était journaliste sportif au journal *24 heures* (avec son physique de vieux beau désespéré dans sa lutte inégale contre les années qui passent). Leur appartement situé à la Croix d'Ouchy était vaste et luxueux. Dans leur infinie «générosité», ils m'avaient loué une petite chambre de bonne pour la somme monstrueuse à l'époque (les années 70) de 800 francs par mois. Ils justifiaient ce montant par le fait de m'offrir une «vie de famille» (je sentais bien que je les dérangeais). Quant à la nourriture, je puis vous dire que de toute ma vie, je n'avais jamais mangé autant de pâtes sous toutes leurs formes. Pour vous donner une idée des dimensions de la chambre: suite à un accident ma jambe droite était plâtrée et lorsque j'étais assis (jambe obligatoirement tendue) sur le lit situé en angle contre deux des murs de la pièce, il m'était impossible d'enlever mon pantalon car mon pied touchait le mur d'en face.

Je ne suis resté chez eux que quelques semaines.

* * *

En effet j'avais trouvé une chambre indépendante à Prilly (ch. des Acacias). C'était pas mal, d'autant que pour la première fois de ma vie, je n'avais de comptes à rendre à personne. J'avais des voisins sympas, en particulier un couple de Français dont la femme, de grande taille, étudiait le piano. Elle interprétait plus que «fréquemment» une œuvre de Beethoven: la sonate dite *Clair de lune* dont elle exécutait volontiers le final comme s'il s'agissait d'une performance sportive. Inutile de vous dire que son interprétation était plus que cavalière. Enfin, j'avais au moins le plaisir de pouvoir profiter de son instrument en son absence. Pour le reste, elle était aimable.

Je me souviens qu'à cette époque, ayant acquis une stéréo, je jouais volontiers sur la platine, parmi d'autres microsillons, *la Symphonie pathétique* de Tchaïkovski dans une interprétation de H. von Karajan si explosive, que je sursautais toujours lors de la transition entre le 3^e et 4^e mouvement.

Je n'avais plus d'argent et j'avais honte de le signaler à mon assistant social de Fribourg. Il était aussi hors de question que je m'humilie en une quelconque aumône que ce soit, si bien que pendant plus d'une semaine, je jeûnai et devins très faible.

Fribourg, informée de la situation par un coup de téléphone anonyme, me fit parvenir de l'argent.

Je me rendis alors à la Migros du coin et fis pour plus de 100.– de courses. Une fois chez moi, je m'empiffrai tellement que j'en fis une indigestion!

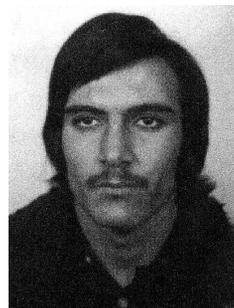
* * *

Mais après quelques mois, ayant trouvé une autre chambre plus proche de mon école, j'ai donc déménagé à nouveau.

Ma nouvelle adresse: rue du Maupas 21b. J'avais un seul voisin; un Piémontais avec lequel je partageais un lavabo et une douche que nous avions en commun sur l'étage. Ainsi, tous les matins, je me rendais à mes cours situés av. Fraisse 3, sous la gare de Lausanne. L'école était dirigée par une femme très timide et fort mal à l'aise.

Je poursuivais mes études de piano tout d'abord en privé puis au Conservatoire de musique de Lausanne, en classe de diplôme avec son assortiment de cours de solfège, harmonie, contrepoint, composition, lecture, histoire de la musique, etc.

J'avais aussi obtenu une carte de lecteur à la Bibliothèque cantonale et universitaire de la ville. Par ce biais, j'avais le loisir d'emprunter des disques 33 tours. Mon idée: découvrir la qualité et spécificité de chaque instrument par l'audition de concertos pour l'instrument en question et orchestre. Cela concernait une période allant de Bach à Stravinsky et autres compositeurs contemporains. J'avais tellement de plaisir que cela occupait toutes mes soirées et... journées pluvieuses. Nous étions fin 1973 début 1974. J'allais avoir 18 ans.



Grâce à Marianne Clément, flûtiste à l'Orchestre de chambre de Lausanne OCL, je me rendais chaque vendredi soir aux concerts de la radio à la salle d'Epalinges. L'entrée coûtait cinquante centimes, la plupart du temps, Marianne me faisait rentrer à «l'œil». J'avais énormément de plaisir à suivre ces répétitions. J'avais l'impression d'être «chez moi» dans mon univers, le seul qui m'ait toujours enchanté... celui de la Musique.

Mon grand Amour-Passion et moi nous sommes rencontrés pour la première fois à l'orphelinat et retrouvés ensuite à Pestalozzi dans l'ambiance de la Toccata et fugue en ré mineur de Bach. Vint ensuite l'époque des voyages symphoniques et randonnées concertantes pour instruments et orchestre. Arriva le temps de nos fiançailles en musique de chambre et enfin (après Arielle) celui de notre union sacrée en musique lyrique, particulièrement l'oratorio de J.-S. Bach.

La boucle de sa chevelure ardente était bouclée et l'anneau nuptial passé. Parti de l'oratorio de Bach, je me retrouvai finalement avec le compositeur de Leipzig qui exerce et exercera toujours un envoûtement sur moi. Il est intéressant de constater qu'issu d'un canton catholique, imprégné de la tradition chantée, j'ai été marqué à jamais – pour mon plus grand bonheur – par cette culture si riche aux plaisirs sans cesse renouvelés. Jamais je ne me lasserai de la «BELLE... et GRANDE...»



Johann Sebastian Bach.

Cette même année, n'ayant jamais «lâché» le sport, je m'étais mis en tête de faire un diplôme de sauvetage suisse. Je l'ai réussi en un tour de brasse et... haut la main.

Me voilà membre de cette société de sauvetage... SSS. Un peu maladroit, ce sigle!

Dans cette nouvelle école, j'avais adopté une stratégie d'approche de mes nouveaux camarades quelque peu différente de celle du foyer des apprentis à Fribourg. Celle-ci consistait en une phase dite d'observation, durant laquelle je m'abstenais de parler plus que nécessaire. Ainsi avais-je le loisir de situer correctement les autres et de les définir en fonction de leurs spécificités d'intérêts et comportement. La seconde phase consistait à me laisser approcher et adopter par celles et ceux que je pourrais intéresser.

Sachez que j'étais mon propre éducateur, n'ayant personne à qui me référer.

Cette stratégie «éthologique» et comportementale semblait bien fonctionner.

Je suivais mes cours avec beaucoup plus d'assiduité qu'à l'école de commerce. Je les considérais comme plus importants afin d'édifier un avenir devenu soudain essentiel. J'avais mis en suspens mon désir de devenir un «grand» pianiste.

Parler des cours que je suivais dans cette école est infiniment moins intéressant que de savoir que je les prenais au sérieux. Je ne mentionnerai que quelques épisodes et anecdotes de mon séjour dans cette école.

Nous allons nous attarder sur un des plus grands amours de ma vie qui, faute de plus d'expérience de ma part et pour la sienne, son incapacité à faire le bon choix, n'a pu éclore, pour ma plus grande déception et infinie tristesse. Son nom : Pascale Fallot (fille de l'excellent violoncelliste vaudois : Guy Fallot).

Cette fille de 18 ans était déjà très femme pour son âge. Mon émerveillement pour elle venait du fait qu'en plus de sa beauté et sensualité, elle était excellente pianiste. Nous avions coutume d'interpréter ensemble des œuvres écrites pour quatre mains de Mozart. J'étais sous le charme. Nous avions à un certain moment de notre exécution un «do» en commun. Son petit doigt gauche touchait celui de ma main droite. J'en ressentais une formidable sensation de bien-être. Cela se manifestait par un frisson qui partait de l'extrémité de mon petit doigt parcourant l'ensemble de mon corps, comme une onde de bonheur, pour s'évanouir dans mon cuir chevelu.

Je pensais qu'un tel effet était probablement issu de l'amour. J'étais persuadé qu'elle éprouvait la même chose. Elle ne me l'avoua pas sur le moment, mais de nombreuses années plus tard, alors que nous nous étions rencontrés dans le cadre de mon travail à la permanence médico-chirurgicale de Ruchonnet. Le monde est petit. Nous avions évoqué ce souvenir commun et elle admit alors que la réciproque était vraie... trop tard pourtant car trois ou quatre gosses (les siens)... s'agrippaient à elle.

Je pensais qu'elle prendrait l'initiative de venir me voir pour engager simplement la discussion. Quel gâchis, nous nous étions manqués, alors même que nous étions faits l'un pour l'autre... j'en suis convaincu... ce ne devait pourtant pas être son opinion...

Nous étions trois candidats à porter un intérêt amoureux pour Pascale. Mais ce fut le plus expérimenté qui l'emporta (j'avais dix-sept ans et lui vingt-six). J'ai ressenti une grande déception face à son attitude incompréhensible. J'avais tellement de rêves à lui offrir et nous avions tellement de choses en commun et plus encore à partager.

Elle m'invita à passer le samedi chez elle, selon un rituel ressemblant à un entretien d'embauche. Elle était venue me chercher à l'arrêt de bus. Nous cheminions dans les bois, main dans la main. Elle courait, sautait et avait l'air tellement heureuse avec la complicité de ces arbres, ces feuilles, cet humus qui tous semblaient partager son bonheur, notre bonheur... mon bonheur. Son visage était radieux. Elle me taquinait. J'étais un peu maladroit mais aussi heureux qu'elle. L'infini s'offrait à moi sous la forme de cette femme... tout était possible...

Une fois chez elle, nous avons écouté de la musique mais je n'osais pas la toucher. C'était une déesse. J'étais fou d'elle et m'étais contenté de la regarder et dialoguer avec mes yeux. Il se passa beaucoup de choses pour moi et je croyais qu'il en était de même pour elle, mais il n'y eut aucune suite...

Après ma «première mort», j'ai déprimé pendant plus de 6 mois.

J'avais beaucoup de peine et encore plus de chagrin, d'autant qu'à cela s'ajoutait de nombreux revers de mon passé et à ma solitude présente.

Quant à la confiance en moi, n'en parlons pas... tout s'écroula alors. Je raisonnais et ressassais cette histoire sous le couvert du rationnel.

Et le temps a passé, guérissant toutes les plaies.

Cependant, de par son comportement, elle me plaça sur l'inéluctable voie du désespoir et par la suite celle du mépris des femmes.

Cette misogynie même, à laquelle, nous hommes blessés et issus de mères indignes ou de femmes insuffisantes, sommes forcément conduits tôt ou tard. Tout le reste n'est qu'une question de temps et d'intensité...

À mes moments libres, je fréquentais un pub non loin de mon école. Je m'y étais fait bon nombre de connaissances dont quelques copains motards m'emmenant volontiers comme passager dans leurs pérégrinations du samedi soir. Celles-ci se résumaient à la fréquentation de bals de campagne. J'avais confiance en eux car ils ne buvaient jamais lorsqu'ils conduisaient leurs engins. Ils étaient très prudents.

J'avais fait la connaissance de cet autre copain: Pascal Gonthier. Celui-ci avait la réputation à Lausanne d'avoir la plus longue hampe du canton et probablement au-delà. Il avait de ce fait un énorme succès auprès des femmes qui venaient volontiers le «consulter» pour le «tester». C'était à se demander qui était l'objet de l'autre?

Il avait un impressionnant savoir-faire et après que nous eûmes fait connaissance, il me fit profiter de son expérience des femmes. Nous nous partagions le travail d'approche et de séduction.

Pascal étant au chômage, il avait beaucoup de temps pour «rabattre» le gibier.

J'apparaissais lors du rendez-vous qu'il ne manquait pas de leur fixer. Nous ferions ensemble «la proie» et le tour était joué. Nous n'avions plus qu'à l'embarquer...

C'était une époque où les conquêtes étaient faciles. Nous nous «attaquions» à une ou deux femmes que nous échangeions dans la phase finale de notre plan, soit au moment où nous couchions avec elles. Je vous narre les événements tels qu'ils se sont passés sans vantardise ni passion. J'essaie de vous rapporter chers lecteurs et lectrices, les expériences que j'ai vécues, sans additionner ni soustraire quoi que ce soit à celles-ci en faisant preuve d'honnêteté intellectuelle. Peut-être cela permettra-t-il, cheminant avec moi, de trouver les endroits où je me suis égaré et tenter quelques justifications sur ma façon d'être.

Il est vrai que j'avais beaucoup de plaisir à vivre ainsi, prenant confiance en moi en même temps que j'étais très apprécié des femmes. Cette même confiance que s'était acharné à **détruire** le «couple mère-Hug»...

Tout ceci se passait bien et sans encombre. C'est dans cette insouciance que j'ai vécu pendant plus d'une année.

Il nous arrivait de nous réunir chez les parents de Pascal vivant à Cossonay-Gare. De là, nous partions à la recherche de nouvelles aventures. Bien que cela soit le fruit du hasard (existe-t-il?), il est tout de même curieux que durant cette période et malgré mes nombreuses rencontres, que les deux personnages principaux de mes aventures se nomment Pascale et Pascal.

Nous contestions cette société. Nous nous disions marginaux et agissions comme tels. Nous allions à la conquête du monde en auto-stop. Nous décidions que nous irions à la recherche d'un travail de gardiennage de moutons et finissions nos soirées dans le lit d'une conquête supplémentaire avec laquelle nous parlions de notre mode de vie. Nous philosophions (à vrai dire à bon marché) et couchions avec cette nouvelle femme **que nous aimions sur le moment**, au point de nous faire des promesses et envisager de vivre ensemble à la campagne avec l'assortiment d'animaux habituels. À cela s'ajoutaient les légumes bio que nous cultiverions sans parler du patchouli, macramé et de la poterie. Cette vie se ferait en autarcie. Mais nous ne faisons rien. Ce qui importait était de rêver à un monde meilleur, d'y croire et... sur ce, nous refaisons l'amour avec elle. Que de bons souvenirs!!!

Mais à ce moment une idée germe dans ma tête: faire des études afin d'obtenir une maturité. À dessein, je m'étais acheté de nombreux livres pour me mettre à niveau, en particulier dans les langues.

À cette époque, j'étais retourné à Fribourg pour une courte période. Je logeais dans un foyer pour étudiants à St-Justin. Ce nouveau milieu me changeait beaucoup du foyer des apprentis de la rue des Pommiers. J'aimais bien l'effervescence qui y régnait. Il était situé non loin de l'orphelinat, dans le quartier du Jura.

J'avais un voisin: Nguyen van Gonh, de père vietnamien et de mère américaine. Il étudiait la médecine à Fribourg. Ce fait, ajouté au côtoiement de tous ces étudiants, augmentait encore mon envie et ma motivation d'accéder à l'université. De plus, je considérais la médecine comme «les études des études».

Nguyen avait de nombreuses qualités. Non seulement, il était d'un calme et d'une sérénité absolus, mais il semblait avoir une vie intérieure si riche que sa compagnie m'était très agréable. Il ne parlait pas beaucoup, mais sa présence remplissait à elle seule les moments de nos rencontres. De plus, il enseignait le karaté à l'uni. Dans cet art martial il était un maître, ceinture noire 3-4^e dan.

Mais ce qui me plaisait par-dessus tout chez ce voisin était l'éveil matinal qu'il m'offrait en musique. Nguyen était un excellent guitariste classique confirmé, au jeu si raffiné et perlé que je n'aurais pour rien au monde manqué son «concert».

Un jour, le voyant exercer son art, assis, du côté de la fenêtre, tête inclinée regardant fixement quelque chose, je lui demandai pour qui il jouait. Il me répondit sans aucune hésitation: «...pour les fourmis». En effet, dans le coin de sa fenêtre, était regroupé un grand nombre de petites fourmis rouges de maison. Non content de jouer pour ces hyménoptères, il leur donnait à manger des miettes de son pain (l'essentiel de sa nourriture). Je dois admettre qu'il m'impressionnait.

* * *

Une fois les examens passés et réussis, je me retrouvai face à une nouvelle difficulté.

Il était entendu, qu'une fois ce cours terminé, mon passage à école d'infirmiers de «Chantepierre» ne poserait aucun problème. Et pourtant, rien ne se déroula ainsi. À l'issue d'un entretien que j'eus avec le chef infirmier, celui-ci exigea que je fasse mon école de recrues. Il soutint – et j'en fus consterné – que cela me permettrait de mûrir. J'ai immédiatement pensé à Jean-Daniel Vonlanthen, mon ami pianiste suicidé, suite à sa convocation sous les drapeaux.

Comment pouvait-on sortir de telles conneries???

Après réflexion, je me détournai de cette proposition dilatoire, d'autant que rien ne m'assurait que je serais accepté suite à mon «service». Je n'avais plus confiance. Il était hors de question pour moi de perdre quatre mois de ma vie pour l'armée.

Malgré de nombreuses négociations, je n'obtins pas ce qui me revenait de droit. Je tentai de m'inscrire à l'école d'infirmiers de Fribourg, Genève, Sion... sans succès. Tout ceci est stupide, d'autant, que plus de soixante pour cent des effectifs infirmiers nous viennent de l'étranger. Cela cadre mal avec la résistance que l'on oppose aux candidats suisses.

C'était injuste mais «l'expert-victime» en injustices que je suis devenu par la force des choses n'en était pas à sa première expérience dans ce domaine.

J'ai donc décidé de viser plus haut... rien de moins que les études de médecine. Pour cela je devais passer mes examens de maturité. J'étais convaincu, sans le moindre doute, que c'était là ma nouvelle et impérieuse voie.

Dès lors, je n'eus de cesse de tout faire pour accéder à l'uni. Ma détermination était telle que, sûr de mon fait, je ne changerais plus d'orientation.

C'était ma voie. Je me suis juré de réaliser mon nouveau challenge.

Ce que je veux... Dieu – qui m'inspire – le veut... par conséquent!